

Polydor-Edgar KABEYA, éd.,
L'Arbre-qui-parle. Regards sur la presse congolaise, du Congo belge à celui des Kabila, sans oublier le Zaire de Mobutu.
Palabres, 10, Paris-Budapest-Torino, Éd. L'Harmattan, 2004, 181 p.

Le titre *L'Arbre-qui-parle* mérite un mot d'explication : il fait allusion à la manière dont les « belles de nuit » kinoises continuaient de faire leur métier (en se dissimulant derrière un tronc) à l'heure de la répression du racolage au titre de l'authenticité mobutienne. L'allusion est plaisante, mais pourrait porter à malentendu : on veut surtout dire ici que la presse a continué de faire son travail malgré des conditions parfois pour le moins difficiles.

Dans ce recueil, il ne s'agit que de « regards » variés sur la presse congolaise et son histoire, et non encore de la synthèse historique qu'on est en droit d'attendre un jour sur un sujet qui concerne non seulement l'histoire politique et sociale, mais aussi l'histoire littéraire et culturelle : d'abord parce que les entreprises de presse ont imprimé et édité des livres, ensuite parce que nombre d'écrivains ont été aussi journalistes – et non des moindres –, d'Antoine-Roger Bolamba à Charles Djungu-Simba. Ces regards sont assez limités pour la période coloniale, où deux pôles sont mis en évidence à la faveur de quelques témoignages succincts et d'une étude un peu plus étoffée, tirée d'un mémoire réalisé à l'université de Bruxelles. Les premiers concernent la ville de Bukavu, avec notamment *La Presse africaine* (1952-1960 et 1963-1968), et l'intéressante entreprise du *Congo rural* (1959-1961), tandis que la seconde s'attache au quotidien *Le Courrier d'Afrique* à Léopoldville-Kinshasa. On peut espérer que, selon le vœu souvent répété de Marie-Madeleine Arnold qui a collaboré à ce volume, ce chapitre colonial sera un jour étudié de façon plus systématique. En attendant, c'est déjà un apport essentiel que d'avoir mis en perspective la presse d'avant et celle d'après l'indépendance du pays, car il y a forcément une continuité,

ne serait-ce qu'infrastructurale (imprimeries, lectorats, distribution), dans cette histoire nationale de l'écrit d'information.

Les contributions concernant les périodes moins lointaines sont donc plus nourries, même s'il s'agit souvent de témoignages personnels et s'ils sont loin de permettre de reconstituer historiquement l'évolution de la presse au Congo depuis 1960. En réalité, ils évoquent surtout l'« ère nouvelle » (Jean-René Bompologna), introduite avec le multipartisme à la fin de la dictature. Nouvelle, sans doute, mais problématique, comme l'analyse tour à tour différents acteurs à propos de la presse écrite et du statut du journaliste plus ou moins professionnel (Roger Muyumba Amuri, Albert Ntula di Mbewa, Joseph Nkambidio), du paysage audiovisuel (Jean-René Mputu Biduaya), des agences de presse (Roger Makanza Kindulu) ou encore, placée on ne sait pourquoi tout à la fin du volume, après un poème et des notes d'actualité, à propos de la presse satirique (Edo Kashale et Polydor-Edgar Kabeya). Comme on s'en doute, la nécessaire débrouillardise dans un contexte matériel très difficile conditionne hélas largement les aléas de la profession, comme ces *témé-témé* où il est nécessaire d'être présent (il y a un buffet) et dont il est obligatoire ensuite de rendre compte... À signaler également une réflexion intéressante – bien que partisane et discutable à certains endroits – de Baudouin Amba N. Wetshi sur « Le traitement de l'actualité congolaise dans la presse belge », dont on sait qu'elle joue un rôle très important dans l'information internationale sur l'Afrique centrale.

L'ensemble de ces articles est passionnant, mais certains détails sont traités un peu rapidement. Ainsi, des titres mêmes de deux articles, déduit-on que *La Presse africaine* a cessé de paraître entre août 1960 et août 1963 ; pourtant, on cite un éditorial de 1962 (p. 26). Le baron de Haulleville, père de l'écrivain Éric de Haulleville, se prénommaît Prosper et non Prospère, la revue des anciens étudiants du Congo s'appelle *Kisugulu* et non

Kisungulu, l'important organe de la Force Publique s'appelait *Nsango ya bisu*, non *Nsago ya bisu*, le poète Albert Gille et non Gilles, la ville de Gisenyi et non Giseni, le journal *De Standaard* et non *De Standard*...

Pierre Halen

CMBS, université Paul Verlaine-Metz
phalen@zeus.lettres.univ-metz.fr

(Une autre version de ce compte rendu a été publiée dans *Études littéraires africaines*, 17, juin 2004)

Marc Lits, dir., *Du 11 septembre à la riposte. Les débuts d'une nouvelle guerre médiatique.*

Bruxelles, De Boeck Université/INA, coll. Médias Recherches, 2004, 153 p.

Trois ans après les attentats du 11-Septembre 2001 aux États-Unis, Marc Lits et son équipe internationale de chercheurs rendent compte d'une médiatisation particulière et atypique. Professionnels des médias et universitaires se rejoignent dans une démarche sémiopragmatique d'analyse et mettent en commun points de vue et réflexions qui offrent au lecteur une diversité d'angles d'approche. Études discursive, sémiotique et de réception se superposent ; elles allient approches empiriques et théoriques. Afin de cerner les enjeux médiatiques et journalistiques des attentats et de leurs conséquences, deux perspectives – chronologique et historique – s'avéraient essentielles. Issu d'un colloque qui s'est tenu à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, le 5 décembre 2001, cet ouvrage propose une interprétation à chaud de l'événement et de ses suites qui, elles, laissent davantage de recul pour l'analyse médiatique. Néanmoins, on notera une légère discordance entre le titre de l'ouvrage et son contenu ; en effet, le titre annonce les débuts d'une nouvelle guerre médiatique « du 11 septembre à la riposte », tandis que, dans le texte, la guerre du Golfe est une référence omniprésente.

Les contributeurs dressent un panorama de l'utilisation des discours en temps de crise et, plus particulièrement, durant les épisodes clés de l'histoire internationale : la guerre du Golfe, les attentats du 11-Septembre qui marquent une « rupture de l'ordre infor-

mationnel ordinaire » (Lits, p. 18), la riposte américaine en Afghanistan et la guerre en Irak qui ouvre à une actualité plus récente. Ces événements mettent en exergue de nouvelles pratiques journalistiques qui nécessitent un regard fondé « à la fois sur une observation rigoureuse des productions médiatiques liées à l'événement et sur une étude des pratiques journalistiques, en Europe, aux États-Unis et dans d'autres pays du monde » (Lits, p. 10). Usant d'une méthodologie plurielle, les auteurs expliquent la nécessaire redéfinition du journalisme d'information et des règles de fonctionnement d'un espace public modelé par la médiatisation. Mais, constituant le canevas de l'étude proposée, cette diversité conduit parfois à des redites. L'ouvrage est organisé en quatre points et les analyses sont ponctuées d'études comparatives amenant les auteurs à dégager des règles plus générales de traitement de l'information dans l'urgence. Ces points sont autant de clés thématiques de compréhension qui sont l'information en temps de guerre, la diffusion télévisuelle des guerres ou attentats, la manipulation par l'image et la remise en question du système médiatique.

La place accordée aux médias dans les stratégies guerrières et la résolution des crises, tel est le thème dominant de cet ouvrage qui met surtout en évidence les modalités d'une communication de crise ainsi qu'un traitement différencié de l'information en Europe et aux États-Unis. Entre émotionnel et factuel, les auteurs pointent les contraintes journalistiques du traitement médiatique dans l'urgence. Le dispositif est au centre du propos et la question des *embedded*, abordée par Michel Mathien, est au cœur des questionnements sur la déontologie journalistique. Aussi ce texte aide-t-il à comprendre comment, face à la gravité des faits, les médias font consensus. Il conduit à une interrogation sur la construction des images en temps de guerre et, plus particulièrement, dans le traitement médiatique des attentats. Par des analyses quantitatives et qualitatives, Jean-Paul Marthoz, Marc Lits, Milena Michalski et Alison Preston expliquent les différences fondamentales de traitement à la télévision et dans la presse française, belge et anglaise.